Mireille Cifali Bega, Invitation à la lecture, in Long Pham Quang, *Emotions et apprentissages*, Paris, L’Harmattan, 2017.

J’invite le lecteur à entrer courageusement dans la lecture de cet ouvrage. Courageusement, car il ne pourra peut-être pas le lire d’une seule traite, il devra le laisser, même le fuir, y revenir, s’engager à penser, élaborer, sentir, s’émouvoir, puis pourtant le reprendre, et dans ces mouvements de lecture et de retrait, il sera en mesure de construire un savoir précieux, comme cela a été le cas pour moi.

Drôle de manière de donner envie à un lecteur de se pencher sur cette écriture en l’effrayant probablement un peu. C’est qu’il s’agit de gestes que des professionnels ont à poser lorsque la mort a fait son œuvre, selon l’expression. L’après de la mort. Au sein d’hôpitaux français, dans ce qui est appelé des « chambres mortuaires », certains ont mission de prendre soin de celles et ceux qui ont réalisé le passage, quel que soit leur âge, quels que soient les coups qu’ils ont reçus, la maladie qui les a terrassés. C’est dans cet « après » que le lecteur est convié, dans l’intimité d’un faire technique et d’un ressentir, entre peurs éprouvées et tendresses.

Pour échapper à l’indifférence qui vient quand les gestes se répètent, pour ne pas fuir quand trop de proximité envahit, pour garder en soi une éthique de soin, donc des sentiments et des émotions garants que la dignité d’une personne continue à être honorée, un professionnel travaille. Sans oublier son accueil d’une famille, qu’elle soit élargie ou restreinte pour laquelle il faudra tous les rituels qu’une société met encore en place afin que la séparation puisse advenir au fil du temps, que la violence et l’insoutenable de la mort ne soit pas redoublée par une violence institutionnelle gommant la douleur d’un autre qui, pleurant ou pas, espère vivre une telle séparation dans une solidarité humaine.

C’est dans cet espace-là, avec ces professionnels, que Long Pham Quang est présent, pour comprendre et recevoir. En effet dans ce lieu, se passent également de la transmission et de la formation. Transmission à des stagiaires qui, pour une raison ou une autre, souhaitent trouver les forces d’y rester. Transmission entre un « tuteur » et celle et celui qui cherche à apprendre la technique et les procédures en même temps que l’éthique de ces gestes. Scènes d’apprentissage, relations singulières, en un lieu inséré dans un hôpital où pour travailler et apprendre il n’est plus possible de faire comme si l’affect n’existait pas, comme si les émotions étaient absentes et les sentiments sans nécessité.

Comment préservent-ils leur humanité dans leurs gestes techniques, sans effusion ni strict contrôle pour maîtriser ? Comment supportent-t-ils les représentations violentes que d’autres dans l’hôpital ont de la chambre mortuaire ? Nous savons que parfois la mort pour la médecine est prise comme une défaite, avec ce qui s’en suit : la fuite devant la blessure imposée par l’échec d’une guérison espérée, le non-intérêt pour ce qui vient ensuite, pour la douleur de celles et ceux qui sont les proches, avec la croyance que tout cela doit être bien sinistre de travailler avec qui n’est plus de ce monde. Pham Quang a tenté de comprendre, il a mis les émotions en lien avec l’apprentissage, avec l’éthique d’une société vis-à-vis de la mort. Il l’a fait rigoureusement, comme un chercheur peut l’être dans une démarche pour aborder une énigme douloureuse. Il l’a fait également comme une personne sensible, touchée d’être en présence de ces gestes, de ces histoires qui donnent à lire tout autant la souffrance que la joie, l’angoisse que la sérénité. Il parle des émotions, il les approche de manière cognitive et philosophique, en préservant un espace affectif d’intériorité.

Sur la scène scientifique il est presque devenu à la mode – si je puis dire – de parler d’intelligence émotionnelle, d’approche cognitive des émotions, de neurosciences des émotions. Ces approches ne recouvrent pas mon espace de recherche qui fut et est encore clinique, ancré dans des références psychanalytiques et éthiques. J’ai lié les métiers de l’humain à un espace relationnel où les sentiments (c’est ainsi que j’en parle) avaient leur place, des sentiments qu’il s’agit certes de penser, mais qui pour mon approche ne sont pas de la même texture que le cognitif. Grâce à Pham Quang, j’ai pu saisir la différence qu’il trace après d’autres entre émotion et sentiment. J’ai pu apprécier une méthodologie d’approche qui n’est pas la mienne. Je l’ai pu grâce à sa sensibilité qui, si elle est discrète et pudique, se révèle sous les mots, dans la mélodie de son écriture.

 Par son extrême attention aux professionnels qui ont accepté sa présence et son regard, Pham Quang m’est proche sur le plan d’une éthique de la recherche. En retour de leur accueil, il leur a en effet restitué ce qui est parfois difficile à obtenir quand on est identifié à un lieu dévalorisé, livré à des fantasmes réducteurs, à des plaisanteries de mauvais goût, à un ostracisme manifeste : il leur a restitué une reconnaissance de l’intelligence de leurs actes, une reconnaissance de ce qui se passe grâce à eux comme essentiel à la vie humaine, de l’utilité et de la « beauté » de leurs gestes. Il est trop rare que l’écriture d’un chercheur fonctionne sur ce registre. Pham Quang ne désapproprie pas celles et ceux qui travaillent de la compréhension de ce qu’ils font mais la leur restitue avec humilité. Sans prendre leur place, mais en pensant avec eux les fondamentaux de leur présence formatrice.

Le lecteur aura à réaliser son propre travail, c’est pourquoi j’écrivais que peut-être sa lecture lui réservera des entre-deux de silence, avec des retours en arrière, des évocations, des souvenirs, et de l’émotion évidemment. Quel que soit son lieu professionnel, il peut ainsi, c’est ce que je lui souhaite, revenir sur la place des sentiments et des émotions dans une gestualité vis-à-vis de soi et de l’autre, grâce à un espace d’intériorité.

Cet ouvrage est à mettre entre toutes les mains, il autorise sur la scène du travail et de la formation à résister à une toujours possible déshumanisation dont peuvent souffrir les vivants, comme les morts.